

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[99. Val Richer, Mercredi 25 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

99. Val Richer, Mercredi 25 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-07-25

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitQue nous sommes mobiles ! Moi aussi ce matin, j'avais peu de goût à vous écrire.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°140/174-175

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 326, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/239-244

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription N°99 Mercredi soir 25 9 heures □

Que nous sommes mobiles ! Moi aussi. Ce matin, j'avais peu de goût à vous écrire. Ce soir j'en ai soif. Et l'approche du 31 qui, ce matin me rendait si froide cette ombre de conversation, ce soir me la rend nécessaire. Si je me couchais sans m'être assis près de vous, sans avoir causé avec vous, je suis sûr que je ne dormirais pas. Dormirais-je mieux si je m'étais réellement assis près de vous. Si j'avais réellement causé avec vous ? J'en doute. N'importe. Causons. Êtes-vous encore sur la route de Neuilly ? Il doit y faire beau et frais. La calèche est ouverte. Vous avez tort. Il vaut mieux, je vous assure qu'elle soit à demi-fermée. Ce qui doit être agréable, c'est de se promener tard, quand vous êtes rentrés dans votre jardin, par une lune bien claire et bien calme. Cette phrase-là est faite je ne sais comment ; mais cela s'entend. Je me suis peu promené depuis que je suis ici, presque jamais le soir. Je me trouvais trop seul. Vous m'avez gâté la solitude comme le monde. Quand je suis seul, je vous désire encore plus que je ne vous regrette. Le regret s'arrange de la solitude, le désir, pas du tout. J'ai eu vingt fois, cent fois, près de vous, le sentiment si beau, si rare, le sentiment de la perfection d'un état auquel rien ne manque et qu'on accepterait avec ravissement comme sort éternel. Loin de vous, le souvenir de ces heures-là me revient sans cesse, tout à coup, au milieu d'une conversation ; et mon âme s'en va ; elle va vers vous. Vous me rendrez ces heures charmantes, n'est-ce pas ? Je les retrouverai près de vous. L'été à Paris est une très douce saison. On est bien plus libre. L'été, le monde n'a point de droits ; on ne lui donne que ce qu'on veut. Mes quinze jours seront à moi, bien à moi. Ils passeront si vite ! Que faites-vous de Marie, le soir. Mad. Durazzo s'en charge-t-elle quelques fois ?

Décidément ma mère et tous les miens vont passer à Broglie, le temps de mon absence. J'en suis charmé. Ils y seront bien et moins impatients. Ils n'iront que le 4 août. Mad. de Broglie m'écrit ce matin qu'elle ne sera libre que le 4 de quelques hôtes qu'elle a dans ce moment. Avez-vous eu des nouvelles d'Alexandre ? A-t-il bien abandonné ses idées de mariage ? Je ne puis me déshabituer des questions. Ne répondez qu'à celles dont vous voudrez débarrasser d'avance nos quinze jours. Le mois de Juillet, sur lequel vous aviez de si mauvais pressentiments, il ne se passera pas tout entier sans nous. A la vérité ce sera tout juste. L'année dernière, il a été tout à fait perdu. Vous le dirai-je cependant ? Il n'a pas été, il n'est pas encore en mon pouvoir d'y avoir tout le regret que je devrais. Votre voyage en Angleterre, votre impatience, votre chagrin, vos lettres si tendres, votre retour si soudain, c'est là ce qui m'a donné confiance. J'ai vu là une preuve, cette épreuve par laquelle tout nœud doit passer avant d'être vraiment serré. Mais à présent, nul voyage, nulle absence n'est plus bonne à rien. C'est du chagrin en pure perte. Et le temps qui s'en va, la vie qui passe ! Qui me rendra les jours que vous auriez pu remplir ? Je n'y veux pas penser à présent, si près du 31. J'aurai bien assez de temps plus tard pour les réflexions mélancoliques. Adieu. Je vais me coucher pourtant. Probablement vous vous couchez aussi, à cette heure, même. Adieu, adieu.

Jeudi 7 h 1/4

J'ai bien dormi ; mais d'un sommeil chargé de rêves, tristes et doux, incohérents au delà de toute expression comme la vie. J'hésite beaucoup dans ce que je pense de la

vie. J'y connais de si beaux jours, et des temps si sombres ! Il faut que je sois particulièrement né pour le bonheur, car il me laisse une impression si vive qu'elle résiste au malheur même. Un moment de vrai bonheur me paraît digne d'être acheté au prix de toutes les peines. On dit cela dans la jeunesse, avant l'épreuve. Je le dis après. Après cette lettre-ci, je ne vous écrirai plus que deux fois. Mais écrivez-moi encore Dimanche matin. Je ne partirai d'ici lundi qu'à 2 heures 10 h. Je suis charmé que vous soyez contente de ce qu'Ellice est content. Vous savez que j'ai entrepris, non pas de guérir votre tristesse, les vraies tristesses ne se guérissent pas, mais de mettre à côté du bonheur, du vrai bonheur. Soyez tranquille. Je réussirai. Je vous aime trop pour ne pas réussir. Adieu. Adieu.

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 25 juillet 1838

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 99. Val Richer, Mercredi 25 juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-07-25.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 01/10/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1678>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 09/06/2021

57

entend.

le

vous

Que nous sommes mobiles ! Moi aussi.
 Ce matin, j'avais peu de goût à vous écrire. Le soir, j'en ai
 souffert. Et l'approche du 31 qui, ce matin, me rendait si froide
 cette ombre de conversation, ce soir me la rend nécessaire.
 Si je me couchais dans ma chambre, puis de vous, sans avoir
 causé avec vous, je suis sûr que je ne dormirais pas.
 Dormirais je mieux si je me couchais réellement assis près de
 vous, si j'avais réellement causé avec vous ? J'en doute.
 N'importe. Causons. Êtes vous encore sur la route de
 Neuilly ? Il doit y faire beau et frais. La calèche est
 ouverte. Vous avez tort. Il vaut mieux, je vous assure,
 qu'elle soit à demi fermée. Ce qui doit être agréable, c'est
 de se promener tard, quand vous êtes rentrés, dans votre
 jardin, par une lune bien claire et bien calme. Cette
 phrase là est faite je ne sais comment ; mais cela
 s'entend. Je me suis peu promené depuis que je suis ici,
 presque jamais le soir. Je me trouvais trop seul. Vous
 m'avez gâté la solitude comme le monde. Quand je
 suis seul, je vous desire encore plus que je ne vous
 regrette. Le regret s'arrange de la solitude, le desire,
 pas du tout. J'ai eu vingt fois, cent fois, près de vous,
 le sentiment de beau, si rare, le sentiment de la perfection

Un état auquel rien ne manque et qu'on accepterait avec
satisfaction comme sort éternel. Loin de vous, le souvenir
de ces heures là me revient sur vous, tout à coup, au
milieu d'une conversation; et mon ame s'en va, elle
se voit vous. Vous me rendez ces heures, charmantes, n'est-ce
pas? Je les retrouverai près de vous. L'été, à Paris,
est une très douce saison. On est bien plus libre. L'été
le monde n'a point de droits; on ne lui donne que ce
qu'on veut. Mes quinze jours servent à moi, bien à moi.
Ils passeront si vite! Que faites-vous de Marie, le soir?
Mad^e. Durazzo s'en charge-t-elle quelquefois?

Déjà même ma mère et tous les miens vont
passer à Broglie le tour de mon absence. J'en suis
charmé. Ils y seront bien, et moins impatient. Ils
sauront que le 4 août. Mad^e. de Broglie m'écrit ce
matin quelle ne sera libre que le 4 de quelque
hôte, quelle a deux ce moment.

Avez-vous eu des nouvelles d'Alexandre? a-t-il bien
abandonné ses idées de mariage? Je ne puis me
de l'habitude des questions. Ne répondez qu'à celles dont
vous voudrez débarrasser d'avance nos quinze jours.
Ce mois de Juillet, sur lequel vous aviez de si mauvais
pressentiments, il ne se passera pas tout entier sans
vous. à la vérité ce sera tout juste. L'année dernière,

il a
pas
le reg
simp
si dou
une
pass
voyag
en ju
me no
vous
assez
d'éc
vous

J'ai
doux,
beauc
jours,
s'il pro
réuss.
passer
à la d
Mais il

il a été tout à fait perdu. Mais le dirai-je cependant? Il n'a
pas été, il n'est pas encore en mon pouvoir d'y avoir tout
le regret que je devrais. Votre voyage en Angleterre, votre
sûreté, votre chagrin, vos lettres si tendres, votre retour
si soudain, c'est là ce qui m'a donné confiance. J'ai vu là
une épreuve, cette épreuve par laquelle tout monde doit
passer avant d'être vraiment libre. Mais à présent nul
voyage, nulle absence n'est plus bonne à rien. C'est du chagrin
en pure perte. Et le temps qui s'en va, la vie qui ~~pass~~ ^{de}
me rendra les jours que vous auriez pu remplir? Je ne
suis pas saine à présent, si près du St. J'aurais bien
assez de temps plus tard pour les réflexions mélancoliques.
Adieu. Je vais me coucher, pourtant. Probablement vous
vous coucherez aussi, à cette heure même. Adieu. Adieu.

Dim 7 h 1/2.

J'ai bien dormi; mais d'un sommeil chargé de rêves tristes &
doux, incohérent au delà de toute expression, comme la vie. J'hésite
beaucoup dans ce que je pense de la vie. Si court et si beau
peut-être, et de temps si sombres! Il faut que je sois particulièrement
sûr pour le bonheur, car il me laisse une impression si vive qu'elle
réside au malheur même. Un moment de vrai bonheur me
paraît signe d'état acheté au prix de toute la peine. On est
cela dans la jeunesse, avant l'épreuve. Je le dis après.

Après cette lettre-ci, je ne vous écris plus que deux fois.
Mais écrivez-moi encore Dimanche matin. Je me partirai d'ici.

lundi qu'à 2 heures.

to h.

Je suis charmé que vous soyez contente de ce qu'Éliec est content.
Vous savez que j'ai entrepris, non pas de guérir votre tristesse, les
vrais tristes ne se guérissent pas, mais de mettre à côté du
bonheur, du vrai bonheur. Soyez tranquille. Je réusirai. Je vous
aime trop pour ne pas réussir. Adieu, adieu.

le m
Surf.
elle
Si je
cause
(Dreux
vous
N'im
Nou
vous
quill
de d
jarr
phor
l'out
prop
n'av
Lui
degr
pas
le d